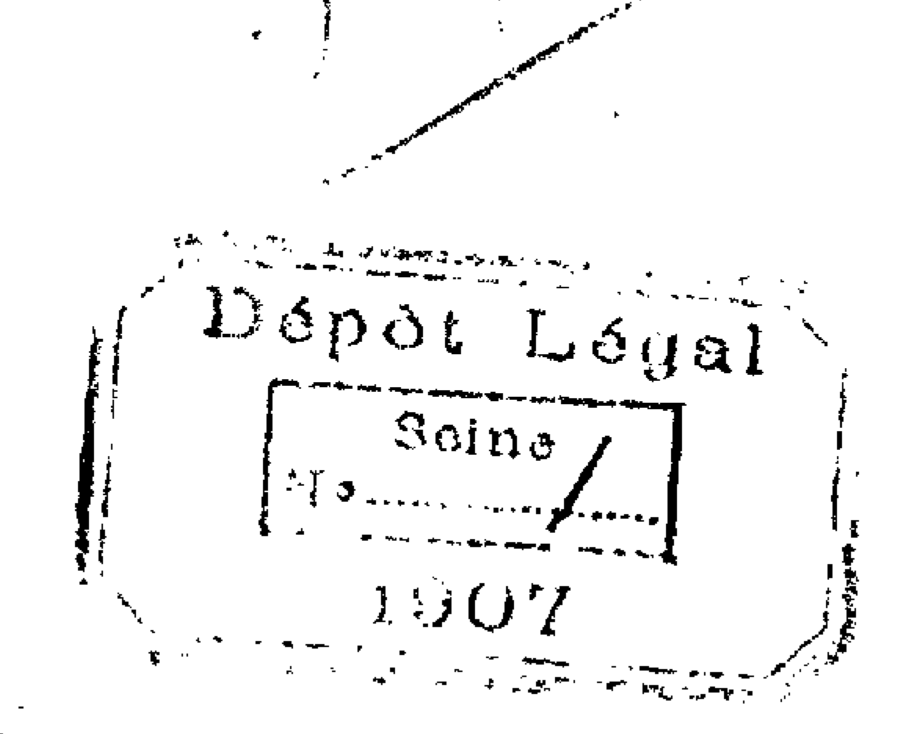
Prix du N° : 0.75 N° 1 1er Janvier 1907





Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION
des Bureaux d'Études Psychiques
110 RUE DE RICHELIEU
PARIS

Prix du N° : 0.75 *N° 1* *1er Janvier 1907*

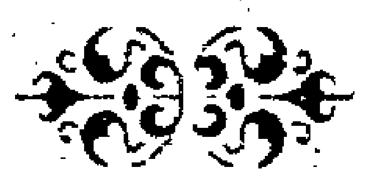
Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : France... 8 Fr. — Étranger. 9 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION 110, Rue Richelieu, Paris

SOMMAIRE :



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110, Rue Richelieu, Paris.

A NOS AMIS CONNUS ET INCONNUS

Il convient tout d'abord d'adresser nos plus vifs remerciements, à tous ceux, lecteurs et lectrices qui, en si grand nombre, ont bien voulu, depuis cinq années, applaudir à nos efforts et qui, par leurs encouragements répétés et cordiaux, nous ont permis de mener notre tâche de régénération intellectuelle, jusqu'au point où elle en est aujourd'hui.

Ce n'a pas été une tâche facile que d'amener graduellement un public sceptique et habitué à faire de l'esprit sur tout et à propos de tout, à accepter nos doctrines: et il fallait que ces doctrines fussent éminemment consolatrices et d'un besoin urgent, pour que tant de rieurs vinssent à nous, reconnussent l'intérêt de la cause que nous plaidions, et nous tendissent la main.

Merci à vous tous, amis connus et inconnus, qui nous envoyez des quatre points cardinaux de l'Europe de si nombreuses et quotidiennes marques de sympathie !

Cette *Revue* que nous fondons aujourd'hui, est plus votre œuvre que la nôtre; car n'est-ce pas pour répondre à votre unanime désir que nous nous sommes décidés à lui donner une forme et à la produire au jour.

La voici. Nous l'avons appelée **LES FORCES MENTALES**, parce que nous entendons, ainsi que vous nous l'avez demandé, qu'elle groupe dans ses pages toutes les études intellectuelles: Philosophie, Psychologie, Morale,

Prix du N° : 0.75 *N° 1* *1er Janvier 1907*

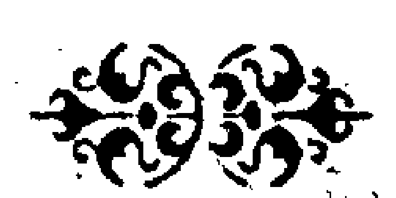
Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : France... 8 Fr.
— Étranger. 9 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION
110, Rue Richelieu, Paris

SOMMAIRE :



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110, Rue Richelieu, [illegible]

A NOS AMIS CONNUS ET INCONNUS

R. F.

Il convient tout d'abord d'adresser nos plus vifs remerciements, à tous ceux, lecteurs et lectrices qui, en si grand nombre, ont bien voulu, depuis cinq années, applaudir à nos efforts et qui, par leurs encouragements répétés et cordiaux, nous ont permis de mener notre tâche de régénération intellectuelle, jusqu'au point où elle en est aujourd'hui.

Ce n'a pas été une tâche facile que d'amener graduellement un public sceptique et habitué à faire de l'esprit sur tout et à propos de tout, à accepter nos doctrines; et il fallait que ces doctrines fussent éminemment consolatrices et d'un besoin urgent, pour que tant de rieurs vinssent à nous, reconnussent l'intérêt de la cause que nous plaidions, et nous tendissent la main.

Merci à vous tous, amis connus et inconnus, qui nous envoyez des quatre points cardinaux de l'Europe de si nombreuses et quotidiennes marques de sympathie !

Cette *Revue* que nous fondons aujourd'hui, est plus votre œuvre que la nôtre; car n'est-ce pas pour répondre à votre unanime désir que nous nous sommes décidés à lui donner une forme et à la produire au jour.

La voici. Nous l'avons appelée LES FORCES MENTALES, parce que nous entendons, ainsi que vous nous l'avez demandé, qu'elle groupe dans ses pages toutes les études intellectuelles: Philosophie, Psychologie, Morale,

Magnétisme, Hypnotisme, Spiritisme même; Spiritisme, non pas considéré comme force occulte et surnaturelle, mais comme science psychique se rattachant au Magnétisme Personnel, à l'Hypnotisme et à la Force Pensée.

Donc, mensuellement, LES FORCES MENTALES, réunies en une élégante brochure primitivement de 32 pages, mais dont nous augmenterons le texte, au fur et à mesure que le succès nous apportera le moyen pécuniaire de le faire, mensuellement, disons-nous, LES FORCES MENTALES, continueront à répandre parmi vous, Amis Lecteurs, les bienfaits de la Pensée Nouvelle, auxquels les *Secrets de la Vie*, que vous possédez pour la plupart, vous ont déjà initiés.

Répétons-le: il est faux que nous soyons sur terre uniquement pour souffrir. Nous avons tous droit à notre part de bonheur. L'essentiel est de savoir l'acquérir.

Les milliers de lettres que nous avons reçues de tous nos correspondants, attestent que beaucoup d'entre vous, grâce à notre éducation rationnelle, ont reconnu la véracité de ce que nous avançons.

Tout est relatif. *Comme on fait son lit, on se couche*, dit le populaire dicton français. Et c'est exact, aussi bien intellectuellement que matériellement parlant.

Regardez en vous-mêmes, nous vous y aiderons. Apprenez à découvrir à quoi tendent vos aspirations et ne demandez pas plus qu'elles n'exigent. Mais sachez *vouloir* ce que vous désirez. Orientez tous vos efforts vers le but susceptible de vous faire goûter la plénitude de bonheur qui est ou devrait être votre lot, ici-bas. Rien de plus. Tout le reste n'est qu'agitation vaine.

Eh! bien, LES FORCES MENTALES seront le petit messager qui mensuellement vous apportera le réconfort d'une science à laquelle tant de gens, dans toutes les parties du Monde, doivent leur sécurité matérielle et de conscience. Il vous redira, à date fixe, que l'espoir doit briller dans le ciel de votre vie; que le bonheur est accessible à tous, à

vous aussi bien qu'à n'importe qui, et que si vous ne le possédez pas encore, c'est que vous n'avez pas su le chercher.

Les philosophes qui rédigent cette Revue ont appris à être heureux par eux-mêmes : ils vous apprendront, à votre tour, comment vous pouvez le devenir.

Envoyez-nous votre abonnement, si vous ne l'avez déjà fait. Moyennant la somme si modique de huit francs, nous vous offrons les travaux d'éminents collaborateurs, les bienfaits de la satisfaction morale et du plaisir intellectuel, la réussite, le Succès!

NOTRE PROGRAMME

Il est tout entier dans les lignes ci-dessus que nous adressons à nos amis connus et inconnus, à tous ceux qui tendent à acquérir l'équilibre parfait de leur mentalité pour le plus grand bien de leur état dans ce monde.

Nos collaborateurs, nous les avons demandés à toutes les nations où l'on tient en honneur la Pensée Nouvelle: à l'Amérique, d'abord, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la puissante et consolatrice philosophie de tous les Tolstoïs modernes.

Il faudra excuser ces écrivains étrangers si la langue qu'ils parleront en ces pays n'est pas toujours conforme aux règles de la syntaxe française. Les faire traduire en un français correct, était susceptible d'attenter aux idées souvent subtiles qu'ils expriment.

Qu'importe la forme! Le fond seul demeure. Il est bien certain que les abonnés du présent Magazine n'y cherchent pas un passe-temps littéraire, mais une nourriture intellectuelle saine et réconfortante.

D'ailleurs à côté de ces étrangers qui signeront: Schwartz, Sydney Mayor, C. R. Sadler, Horace Portland, n'aurons-nous pas des noms bien français, ceux de MM. René d'Héry, de Eugène Defrance, l'historien paléographe bien connu, auquel on doit tant d'intéressantes recherches et qui nous apportera un écho du passé, des études sur l'Alchimie et l'Occultisme du Moyen Age. N'aurons-nous pas Théodule Branche, le philosophe de pensée si haute qui nous a *autorisés seuls* à reproduire ici son beau livre des Mémoires d'un Moraliste ?

Alexis Noël prépare pour les lecteurs des **FORCES MENTALES** un feuilleton poignant dont le Magnétisme Personnel sera la principale étude; il paraîtra, aussitôt que l'auteur y aura mis la dernière main, sous le titre de *Jeunesse se passe !*

Les collaborateurs que nous nous sommes choisis disent assez quel effort nous avons dû faire pour établir les **FORCES MENTALES** et combien pécuniairement il en coûtera à leurs éditeurs.

Qu'importe si le but est atteint et si nous parvenons à contenter tous ceux qui, depuis si longtemps, nous demandaient de faire paraître une Revue des sciences que nous professons, et si, par elle, nous gardons contact avec vous, amis lecteurs et lectrices des *Secrets de la Vie !*

René d'Héry,

Auteur de l'Education de la Pensée.

BUREAUX D'ÉTUDES PSYCHIQUES

110, rue de Richelieu,

PARIS

Cours en Psychologie, Hypnotisme, Magnétisme personnel

On traite par correspondance

Ajouter timbres pour la réponse.

LA NOUVELLE PENSÉE

Ce que nous croyons

Nous sommes loin de nier qu'il y ait toutes sortes d'exagérations, d'extravagances et même beaucoup de charlatanisme dans la pratique de tout ce qui se rapporte à la psychologie, et aux questions de guérison par la suggestion en particulier.

Il est vrai néanmoins que des guérisons merveilleuses ont été obtenues à l'aide de la *Force-Pensée*, il est certain aussi que le mouvement entier présente une réaction saine et juste après le matérialisme prononcé qui est en vogue depuis quelque temps.

La *Nouvelle Pensée* n'est pas un culte ayant et reconnaissant une autorité centrale, ce n'est pas une religion dans le sens dogmatique; elle ne vous force pas à abandonner vos idées théologiques, seriez-vous chrétien, juif, athée ou adhérent à n'importe quelle autre confession. Elle ne vous oblige pas non plus à accepter l'une quelconque de ces doctrines. Elle représente tout simplement un effort: celui de réunir en un optimisme raisonné et non pas aveugle, tous ceux qui ont le désir d'être heureux et de réussir.

Nous basant sur nos expériences et nos observations, nous croyons, avant tout, à la force des pensées. C'est là notre point de départ. Aucune doctrine, religion,

ou philosophie ne pourraient s'asseoir sur une fondation plus solide, plus véritable.

Si quelqu'un de nos lecteurs doute de cette force de la pensée, nous sommes à même de l'en convaincre.

De plus, nous croyons en un bonheur universel; nous pensons que tout le monde a le droit d'être heureux, que tout le monde sera heureux, s'il veut se donner la peine de se rendre heureux.

La pensée est une force. Savoir penser correctement, c'est-à-dire imprégner notre esprit de pensées saines, bonnes et en rapport avec nos ambitions, doit donc influencer notre carrière entière.

Nous croyons qu'il n'existe pas de « Malchance ». Un homme peut se trouver en face de certaines difficultés, mais s'il a de la volonté et de l'énergie, il ne pourra manquer d'en sortir. Ce qui nous paraît comme un malheur aujourd'hui présente souvent, comme fin, un bénéfice énorme et une influence améliorante sur notre avenir.

Notre vie est ce que nous la rendons!

Il n'y a pas pour nous d'impossibilité, aucun obstacle n'est insurmontable. Nous préférons la lutte et le succès arraché aux difficultés, à la vie sans aucune épreuve. Nous ne regardons qu'en haut et n'envisageons que le succès qui doit nous venir. Nous désirons la réussite, mais nous travaillons pour l'obtenir !

Quand nous apprenons le malheur d'un autre nous sympathisons avec lui, tout en prenant note de ses faux pas, pour les éviter nous-mêmes. Et quand nous, à notre tour, sommes frappés par un malheur quelconque, retournons-nous sur notre ennemi, fixons-le d'un regard ferme, pénétrons-le de notre volonté de la conscience que nous avons nous-mêmes de notre force. Qu'il soit subjugué par notre attitude : *Il ne bougera pas.*

Oublions alors le passé : effaçons-le de notre mémoire. Gardons seulement le souvenir des expériences éprouvées

pour qu'elles nous servent de leçons et remettons-nous en chemin.

Nous ne prétendons pas être sans défauts, mais celui de la vanité ne nous appartient pas. Nous casserons des pierres sur la route, demain s'il le faut, sans, pour cela, nous sentir dégradés. A nous le monde entier et tout ce qu'il offre de bonheur et de joie, de bon et de beau!

Il n'y a que ceux qui osent qui peuvent gagner, et il n'existe pas de tâche que nous n'aurions le courage d'entreprendre *Vouloir c'est Pouvoir*, voilà le pourquoi, la vraie et unique raison de notre force.

Nous savons que nous pouvons réussir, que nous réussirons; que le bonheur n'est que notre juste héritage et notre droit. Il y a toujours de la place pour un homme déterminé qui est prêt à travailler. Pour nous il n'y a pas de devoir détestable, car nous n'éprouvons que du plaisir à l'accomplissement de notre tâche. Notre progrès est tantôt rapide, tantôt lent, mais il est sûr, et nous voyons à travers les rochers sauvages et menaçants la lumière qui règne au sommet — le succès qui nous attend.

C. R. SADLER.

Dans le numéro 2 des FORCES MENTALES

NUMÉRO DE FÉVRIER 1907

Lire :

UN ALCHIMISTE AU MOYEN-AGE

NICOLAS FLAMEL. — SA MAISON. — SA FORTUNE. — NICOLAS FLAMEL ALCHIMISTE. — L'ALCHIMIE AU XX[e] SIÈCLE. — M. THÉODORE TIFFEREAU.

par

EUGÈNE DEFRANCE

Secrétaire Général de la *Société Nationale des Conférences Populaires*

Mémoires d'un Moraliste

MA VOCATION

Je suis un moraliste. J'ai fait de la morale l'étude principale de ma vie, et je me suis efforcé en toutes circonstances de mettre mes actes en rapport avec les principes moraux reconnus et acceptés par ma conscience. Je ne puis affirmer que cela m'ait toujours réussi, mais je ne regrette rien.

Je suis un moraliste, et je puis dire que je l'ai toujours été, ou presque. C'est vers l'âge de sept ans que se dessina ma vocation.

On accueillera sans doute cette assertion avec un sourire d'incrédulité. Peu m'importe ! Les incrédulités des hommes sont souvent aussi peu justifiées que leurs croyances. On croit ou on nie par tempérament plutôt que par raisonnement.

Les uns se plient docilement aux opinions de leur milieu, les autres se révoltent contre un pareil assujettissement et se jettent dans une outrancière contradiction.

Mais tous, en réalité, ont des croyances préconçues, c'est-à-dire des croyances dont ils n'ont pas vérifié l'exactitude à la lumière de leur raison.

Il est difficile d'ailleurs qu'il en soit autrement.

Le nombre des faits est infini dans le temps et dans l'espace, et l'existence, si longue qu'on puisse la supposer, ne suffirait pas à leur étude approfondie. Force est donc de s'en rapporter le plus souvent au témoignage d'autrui.

Les astronomes disent que la terre est ronde, qu'elle tourne autour du soleil, que la lune tourne autour d'elle; ils nous racontent la surprenante genèse de notre planète avec autant d'assurance que s'ils y avaient assisté en personne; ils donnent de ces phénomènes des explications savamment, ingénieusement, clairement combinées, et tout cela prend dans leur bouche ou sous leur plume un air de réalité. Puis-je recommencer à mon tour leurs patientes études, refaire leurs expériences, réédifier leurs colossaux calculs ?

Ma seule existence y suffirait-elle ?

Mon cerveau en serait-il capable ?

De quoi vivrais-je pendant ce temps ?

Et si je me livrais à ce travail gigantesque pour l'astronomie, ne faudrait-il pas aussi l'entreprendre pour la chimie, pour la physique, pour les autres sciences naturelles? Pour l'histoire, pour la géographie ? Irai-je m'assurer que Pékin est bien au point indiqué sur les cartes de la Chine ? Et ne faudra-t-il pas visiter aussi les frontières de cet immense empire, si je ne veux point me fier aux témoignages des géographes et des voyageurs ?

Pourquoi chercher d'autres exemples ? l'évidence crève les yeux.

Nos connaissances, et par elles nos opinions, nos convictions, ont pour base la croyance aux affirmations d'autrui.

Sachant fort peu de choses par nous-mêmes, nous acceptons, sans contrôle, comme vérités les opinions ambiantes autour de nous.

Les cerveaux très puissants, très énergiques, arrivent parfois à se soustraire dans une mesure restreinte à cette servitude intellectuelle. Lorsqu'une opinion courante est en contradiction avec la science ou la logique, ils la scrutent de près, ils en découvrent parfois la fausseté, et sur un point déterminé ils arrivent à se faire une opinion raisonnée et vérifiée.

Mais les intelligences moyennes ou faibles prennent l'habitude de se plier sans discussion à l'opinion générale.

A force d'accepter, sans contrôle personnel, toutes les affirmations qui leur sont apportées, les cerveaux en arrivent à accueillir sans broncher les bourdes les plus invraisemblables. Une anecdote me revient, qui montre jusqu'où peut aller la crédulité.

C'était à une fête foraine. Une charmante jeune femme sortait émerveillée de la roulotte d'une chiromancienne, et comme nous l'interrogions, elle nous répondit que cette femme lui avait dit des choses surprenantes, et qu'entre autres, à la seule inspection de sa petite main — à elle, — la somnambule lui avait dépeint trait pour trait, tout le caractère de son mari.

Nombre de lecteurs de journaux n'ont pas une superstition moins ridicule. Quand ils ont lu une affirmation dans leur feuille quotidienne, ils considèrent le fait comme acquis, si absurde, si invraisemblable qu'il soit. Les démentis des intéressés ou des autres journaux n'entameront point leur conviction, et ils continueront à raisonner ou plutôt à déraisonner sur un fait d'une fausseté certaine.

MON PÈRE

A sept ans, je m'occupais peu de ces choses. Je me bornais à salir et à user consciencieusement les premières culottes que ma mère me mettait avec un peu d'orgueil. Un incident vint tout à coup imprimer une direction nouvelle à ma mentalité. Avant de le raconter, il est nécessaire de faire un portrait de mon père.

Mon père était professeur de philosophie, et c'est sans doute à cette circonstance que je dois la précocité de ma vocation pour l'étude de la morale.

Pendant quarante ans, mon père enseigna le naïf spiritualisme, qui jusqu'à nos jours a fait le fonds des études

philosophiques dans nos établissements d'enseignement secondaire.

Malgré toute l'affection, la vénération que je porte à la mémoire de mon remarquable père, je ne puis sans douleur songer à la quantité de cerveaux que le malheureux professeur a faussés irrémédiablement. Que d'erreurs, que de sophismes sa parole élégante et facile a propagés dans le monde !

Mon père le sentait, et il en souffrait.

Mais, lié par l'absolutisme des programmes, il devait s'en tenir à la science officielle.

Il réunissait à un haut degré les qualités nécessaires au professeur et à l'orateur. Connaissant à fond la matière qu'il enseignait, il en parlait avec une autorité, un prestige incomparables.

Comme il arrive presque toujours, son aspect physique était en harmonie avec son talent, car l'être intérieur façonne et recrée pour ainsi dire l'être extérieur. Il était grand, et le paraissait encore davantage. Sa belle tête aux traits accentués se plantait fièrement sur de robustes épaules. Son geste large semblait vouloir ensemencer l'univers, et sa voix, naturellement pleine et forte comme un appel de clairon, savait trouver des accents d'une douceur et d'une tendresse infinie.

Ma mère l'aimait, le vénérait, l'admirait.

Malgré ses grandes facultés, ou peut-être à cause d'elles, mon père n'obtint dans l'Université qu'un avancement médiocre. Républicain sous l'Empire, ayant horreur de l'intrigue, dédaignant les sollicitations, méprisant les efforts de l'envie, il voyait passer devant lui ceux de ses collègues qui avaient plus de savoir-faire que de véritable savoir.

Il finit par échouer au collège de Pontoise, où il acheva sa carrière. Il y resta quinze ans et malgré toute sa philosophie, il ne put s'habituer au ridicule qui s'attache au nom de cette jolie petite ville. Quand il allait à Paris faire visite ou dîner chez des amis, il manquait rarement que

quelqu'un jetât en souriant la remarque que mon père arrivait de Pontoise. La plaisanterie n'était pas poussée plus loin, car mon père n'était pas un homme qui prêtât à rire, mais cette simple phrase, gaiement ironique, suffisait à l'exaspérer. Les meilleurs esprits ne sont pas exempts de faiblesse.

LE RIRE

Et pourquoi, au fait, ce nom de Pontoise éveille-t-il une idée de ridicule ?

Pourquoi certains êtres, certains faits tristes au fond, appellent-ils le rire aux lèvres?

Pourquoi rit-on devant la laideur, devant l'impuissance, à l'aspect d'une chute ?

Nous savons assez bien les causes et le mécanisme des larmes. La souffrance, dans le caprice infini de ses variétés, conserve un caractère aigu de précision.

Nous ne savons pas pourquoi nous rions.

Les animaux ne rient pas.

Le rire est le propre de l'homme, dit Rabelais.

Est-ce une maladie, comme la danse de Saint-Guy ? Est-ce un vice? Est-ce, au contraire, un bourgeonnement de santé, quelque chose qui soit dans l'ordre moral comparable à ce qu'est la fleur dans l'ordre physique ? Qui sait ?

Quoi qu'il en soit, le rire est bon, involontaire et indéfinissable dans sa cause. Mon père ne riait pas quand on disait qu'il venait de Pontoise.

MON ÉDUCATION

Mon père avait un système d'éducation qu'il appliqua délibérément à son fils unique.

Le cas est assez rare pour mériter d'être signalé.

Presque tous les parents, sinon tous, élèvent leurs enfants sans avoir jamais pris la peine de réfléchir une mi-

nute à cette grave question, sans se douter même qu'il y a là un problème de la plus haute importance, sans songer que l'œuvre de leur chair et de leur esprit aura sa part de répercussion infinie dans l'enchaînement infini des causes et des effets.

A l'école, au lycée, au pensionnat, dans la famille, personne ne leur a parlé de la tâche qui leur incomberait un jour. Les programmes ne prévoient cet enseignement que pour ceux ou celles qui se destinent à la pédagogie. Pour les autres, qui seront simplement des pères et des mères de famille, on s'en fie à la nature, au hasard, à l'exemple. Il en résulte que l'éducation et l'instruction élémentaire des enfants dans les familles sont livrées à l'empirisme routinier des grand'mères et des nourrices, à la tyrannie colérique, aux faiblesses capricieuses des pères et des mères.

Obéissance, telle est la clef de voûte de ce système, si l'on peut appeler système l'informe produit de ce ménage à trois, l'ignorance, la routine et l'égoïsme.

Avec sa haute et nette intelligence, mon père avait compris que l'obéissance est un procédé de dressage et non d'éducation. L'obéissance des enfants profite aux parents dont elle assure la tranquillité, mais elle nuit aux enfants dont elle entrave le libre développement.

L'être humain, destiné à se diriger lui-même un jour librement, doit être, par degrés, accoutumé, préparé à cette liberté. Ainsi raisonnait mon père, et au lieu de briser ma volonté par l'habitude de l'obéissance, il s'attachait à la développer, à la fortifier. Persuadé que l'énergie dans l'action est une des essentielles qualités de l'être, il m'apprit à vouloir avec autant de soin qu'il m'apprit à lire.

Il m'habitua à raisonner dès que je commençai à parler. Il disait que de très bonne heure l'organisme prend des habitudes, ensuite presque indestructibles, et qu'il faut apprendre aux enfants à penser juste, comme on leur apprend à marcher droit.

De toutes choses il me donnait des explications mises à

ma portée, mais véritables et raisonnées. Par d'ingénieuses comparaisons, il mettait dans ma jeune intelligence une idée à peu près exacte des phénomènes naturels qu'elle ne pouvait pas encore embrasser. Et lorsque enfin l'explication était vraiment trop au-dessus de ma compréhension, il m'apprenait à patienter, et me disait que je comprendrais quand je serais plus âgé. Il défendait qu'on farcît ma cervelle enfantine de contes ou de fables, d'histoires de voleurs ou de revenants. On ne sème point, disait-il, dans les champs des mauvaises herbes qu'il faudrait ensuite arracher. Pourquoi jeter dans les esprits des idées fausses, qu'on ne pourra peut-être plus extirper, et qui en tout cas gêneront, retarderont l'éclosion des idées justes. Mon père croyait que l'autorité paternelle doit avoir son fondement dans la confiance, dans l'affection, dans la reconnaissance, et non dans la crainte. Il ne me disait point : Je veux, mais: Il faut, et de cet Il faut il m'indiquait soigneusement les raisons. Il ne demandait point que j'obéisse à sa volonté, mais que je cédasse à la raison, à la nécessité des faits.

Les punitions n'entraient guère dans son système; et s'il jugeait nécessaire de m'en infliger quelqu'une, il en souffrait plus que moi. Un jour, je m'en souviens avec attendrissement, fatigué, énervé par son labeur quotidien, il se mit en colère contre moi pour une peccadille, et me frappa.

C'était la première fois. L'étonnement, la douleur, me firent fondre en larmes.

Aussitôt mon père revint à lui, sa colère tomba; il me prit dans ses bras, et, mêlant ses pleurs aux miens, il m'expliqua que sa brutalité venait d'un phénomène nerveux dont il n'avait pas été maître; il rejeta sa faute sur l'état de fatigue cérébrale où le mettait sa profession, et, m'embrassant tendrement, il me demanda de lui pardonner.

Notre affection mutuelle sortit grandie de cette épreuve. Le prestige de l'autorité ne se conserve que par la justice,

et rien ne le rehausse plus que l'aveu loyal des fautes commises.

LES AMANDES VERTES

C'était pour mon père un principe d'éducation que l'enfant doit le plus tôt possible supporter la conséquence de ses actes. Les leçons de l'expérience lui paraissaient les plus utiles de toutes, et, sans manquer de surveiller mes ébats, il me laissait lutter avec les difficultés et les petits dangers où me jetaient ma turbulence et ma curiosité. Des bosses ou des égratignures en résultaient, il appelait cela des leçons de choses.

C'est ainsi que se produisit l'incident d'où date ma vocation de moraliste, et dont des digressions trop longues peut-être, mais nécessaires, ont retardé le récit.

Comme tous les enfants, j'aimais les amandes vertes, et j'aimais plus encore à me servir d'un couteau d'acier. A sept ans, les couteaux d'argent ne suffisaient plus à ma jeune ambition. Chaque fois que je plongeai gauchement a lame tranchante dans la cosse verte d'une amande, ma mère poussait un cri d'effroi, saisissait l'amande, le couteau, et me rendait le fruit prêt à être mangé. J'étais fort mécontent, je récriminais, je boudais. Mon père m'expliquait que je me couperais si ma mère me laissait faire, et cette petite scène se reproduisait journellement.

Mon père résolut d'appliquer à ce cas son système de sanction personnelle des actes.

A l'heure du déjeuner, il pria ma mère de me laisser désormais ouvrir moi-même mes amandes, et m'avertit encore qu'il était très probable qu'il en résulterait pour moi quelque accident.

N'importe. Tout fier, quoique un peu inquiet de cette liberté nouvelle, j'attendis avec impatience le moment du dessert. Coquettement rangées sur des feuilles de vigne, les amandes parurent enfin sur la table. Mon père m'en

donna quatre, et réitéra ses avertissements. Je l'assurai que je me tirerais de cette épreuve, et, sous les regards anxieux de ma mère, je fendis ma première amande. Ce fut une victoire, et tout en mangeant j'attaquai la seconde. Même triomphe, même cri de joie. Le succès m'enhardit, et négligeant les précautions que j'avais prises jusque-là, je poussai si brutalement mon couteau sur la cosse de l'amande, que la lame glissa, et vint entamer profondément mon pouce. Je jetai un cri, ma mère pâlit, et mon père avec un grand calme laissa tomber ces mots : Je t'avais prévenu.

En voyant couler mon sang, j'éclatai en sanglots; j'avais jeté l'amande, le couteau, et ma mère s'était précipitée vers moi pour laver ma plaie. La bonne accourut avec des linges; on me fit un pansement en règle.

J'avais eu d'ailleurs plus de peur que de mal : en peu de jours la plaie fut fermée, mais la leçon, voulue par mon père, resta imprimée dans mon cerveau. Je compris que chacune de nos actions porte en elle ses conséquences naturelles, et que chacun de nous est responsable de ces conséquences. J'étais moraliste.

(A suivre.)

Théodule BRANCHE.

Quelques mots sur l'Hypnotisme

Comment peut-il se faire que nombre de personnes confondent l'Hypnotisme, le Magnétisme et la Suggestion, avec le Spiritisme ?

Nulles sciences ne sont plus éloignées l'une de l'autre que celles-là, et pourtant nulles ne sont si universellement confondues.

Il convient donc de les distinguer.

Les Spirites croient à l'existence des esprits et pensent pouvoir entrer en communication avec eux. Nous étudierons plus tard leur philosophie, — philosophie basée certes sur des faits intéressants et tangibles, mais qui ressemble fort à une religion.

Contentons-nous de constater aujourd'hui ceci : c'est que croyant au surnaturel et à la survivance de l'esprit, ils reconnaissent indubitablement l'immortalité de l'âme.

Nous ne leur en faisons pas grief. Mais ce qui différencie notre doctrine de la leur, c'est que nos adeptes, bons chrétiens ou parfaits matérialistes et athées sont tous susceptibles de devenir d'excellents Hypnotiseurs !

L'Hypnotisme n'est que la mise en pratique d'une théorie; la théorie de la Suggestion et de la Suggestionabilité.

Qu'est-ce donc que la Suggestion ?

La Suggestion est le procédé dont on se sert pour communiquer à autrui nos désirs, nos opinions, nos convictions.

Lorsqu'elle est portée à son plus haut degré, elle donne le pouvoir d'imposer à notre prochain notre volonté.—

Qu'est-ce donc que la Suggestionabilité ?

C'est le plus ou moins de facilité (variable chez les indi-

vidus) avec laquelle l'esprit humain accepte la suggestion.

Le cerveau n'étant capable de concevoir qu'une seule idée à la fois et contrôlant, *inconsciemment*, tous mouvements et toutes actions du corps, il nous devient possible, par cela même, d'exercer un contrôle *conscient* sur nos sens et nos mouvements, si nous parvenons à soumettre notre cerveau à l'influence de notre volonté.

C'est ici que la « limitation » de notre cerveau qui ne lui permet de concevoir qu'une seule pensée à la fois, vient à notre aide.

Nous le persuadons, l'influençons (par la Suggestion) et selon le degré de nos capacités convaincantes, nous arrivons plus ou moins vite au succès.

Voilà pourquoi *tout le monde* peut apprendre à hypnotiser.

Ceux qui croient devoir se moquer de l'Hypnotisme ne réussissent qu'à démontrer leur ignorance. Le procédé entier est si simple, si parfaitement clair, qu'il nous parait presque incroyable qu'aujourd'hui encore, il existe des personnes qui se refusent à convenir de l'efficacité de la Suggestion.

Le gouvernement est moins ignorant à ce sujet, bien que presque aussi aveugle. Il défend les représentations et séances publiques de Suggestion et d'Hypnotisme !

La Suggestion n'est pourtant qu'un simple pouvoir comme il y en a tant d'autres; mais c'est parce que cette puissance est intangible, parce qu'elle ne nécessite aucun appareil, que le monde n'y croit pas, et que le gouvernement la redoute.

L'électricité, plus que l'Hypnotisme, peut être employée pour l'accomplissement de projets néfastes; et supposons même que la Suggestion devienne un danger entre les mains de malfaiteurs, ne serait-il pas mieux pour le public de se rendre compte de sa nature, de sa puissance et de son origine ?

C. R. SADLER.

LITTÉRATURE

OUTRE-RHIN

— Bah ! dit le petit Jubé, à propos de ces affiches antimilitaristes dont des fous malfaisants viennent, encore une fois, de couvrir les murs de Paris, — parmi les deux mille signataires de ce placard odieux, il n'en est pas vingt, il n'en est pas dix, qui, en temps de guerre, refuseraient de marcher. Je vais plus loin, tenez: il n'en est pas cent qui ne marcheraient pas de bon cœur. Après trente-cinq ans d'avachissement national, savent-ils seulement ce que c'est que la patrie ? Et nous-mêmes, et tous les psychologues, et tous les philosophes qui ont disserté sur ce mot, — puisqu'il paraît que ce n'est qu'un mot ! — savons-nous bien au juste ce que c'est ?

Un tollé général lui coupa la voix. Sans se déconcerter, il laissa passer l'orage et reprit:

— Non, exactement nous ne le savons pas. La patrie, c'est un peu comme l'amour ça s'éprouve mieux que ça ne s'explique, et... pour ma part...

— Pas tant de circonlocutions, interrompit l'un des dîneurs! Jubé, mon ami, nous avons compris que tu as à placer une histoire. Vas-y de ton laïus. Nous t'écoutons.

Il protesta un brin, pour la forme; puis, il commença en ces termes :

∴

« Il y a une douzaine d'années de cela. Je venais de passer mon baccalauréat, et mes parents, avant de me mettre aux affaires, avaient décidé de m'envoyer de l'autre côté du Rhin où, pendant six ou huit mois, je développerais les très vagues notions de langue allemande que j'avais acquises au collège. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils ne choisirent pour héberger leur fils, ni Berlin, ni Francfort, ni Munich, ni Dresde, ni aucune résidence, enfin, aux plaisirs trop faciles. Non sans prendre conseil du ban et de l'arrière-ban de toutes leurs connaissances, ils optèrent pour Gérolstein, une petite ville de trente mille âmes, dont quatre mille pour le moins de troupes de toutes armes.

Je sortais du lycée. Après le bagne de l'internat, je vous prie de croire que la liberté toute relative qu'il m'était donné de goûter, ne manquait pas de charme. Gérolstein, avec ses rues droites et vides dont on aperçoit les extrémités de partout; avec ses maisons basses, peinturlurées en caca-d'oie, en rose terne, en gris; avec son vieux château Renaissance Allemande — *Alt Deutsch*, comme ils disent — avec sa population de noblions gourmés, de fonctionnaires en retraite, de bourgeois sans argent, d'officiers pleins de morgue; cette bête de ville ennuyeuse et maussade s'ouvrait devant moi, tentante, vaste comme l'air, et je m'y sentis tout de suite pousser des ailes.

Il faut dire que j'étais tombé chez de braves gens: un professeur au *Polytechnicum*, plus jeune, souriant et paisible, d'esprit fin, d'allure patriarcale; et sa femme... — oh ! pas du tout; ce n'est pas ce que vous croyez! — une petite femme pour le moins aussi âgée que lui, blondasse, trottant menu comme souris, les mains usées par les ravaudages et les soins ménagers; mais gentiment sentimen-

tale encore, entremêlant le naïf *vergiss mein nicht* aux plantureuses *Sauerkraut* nationales.

Ils avaient une fille... — ne vous exclamez pas tous à la fois; ce n'est pas non plus ce que vous croyez. Non que Fraülein Lina n'eût tout ce qu'il fallait pour tourner la tête à mes dix-sept ans inflammables ! J'avouerai sans ambages, que je fus assitôt, amoureux d'elle, comme un fou. Mais, je n'étais pas seul à prendre pension chez ses parents. Deux français, — Albert Montreux, le fils d'un gros marchand de vins de Bordeaux, et Pierre Dubreuil... mon ami Dubreuil que vous connaissez tous, et qui est sous-préfet dans la Manche, maintenant ? — habitaient la maison en même temps que moi; et l'un d'eux, Pierre Dubreuil, justement, m'avait devancé dans les bonnes grâces de la belle. Quand je m'en aperçus, j'ai bien cru que j'en ferais une maladie.

Ces premières amours, comme elles sont exquises et germent délicatement, dans la terre neuve de notre cœur! Il semble qu'elles prennent racine à fleur de peau, que nous n'aurons, ni suffisamment de chaude tendresse pour préserver du temps ces plantes savoureuses et fragiles, ni, pour les arroser, suffisamment de larmes !

Lina soupçonna-t-elle la graine de chagrin qu'innocemment elle avait mise en moi ? Fût-ce par charité, en bonne petite âme sensible, ou pour toute autre cause ? Toujours est-il qu'elle-même me guérit.

Voici comment.

Le jeudi de chaque semaine, elle avait coutume de recevoir à l'heure du café au lait, c'est-à-dire dans l'après-midi, — car les allemands prennent le café au lait, comme les anglais le thé; — tous les jeudis, elle recevait donc ses amies les plus proches, celles qui formaient son *Kränzchen*, sorte de petite réunion fermée qui se transporte à date fixe chez chacun de ses membres.

D'ordinaire, par discrétion, Dubreuil, Montreux et moi

nous nous esquivions, ce jour-là, pour laisser la place à ces demoiselles.

Or, une fois, Fraülein Lina nous dit :

— N'accepterez-vous pas de prendre le café avec nous ? Papa se plaint que vous parliez trop votre langue, que vous ne fassiez pas de progrès en allemand ? Venez. Nous jouerons aux « petits jeux » avec mes amies...

Dubreuil, parbleu ! se rendit tout de suite. Montreux et moi qui n'avions pas les mêmes raisons de céder, y mettions quelque scrupule...

Fraülein Lina me regarda d'un petit air drôle et dit :

— Vous aussi, monsieur Jean, vous resterez.

Montreux, vexé, et d'ailleurs irréductible dans son chauvinisme qui lui faisait prendre en grippe tout ce qui était allemand, les jolis minois comme le reste — Montreux s'en alla tout seul. Dubreuil et moi fîmes notre entrée dans la chambre où le *Kräntzen* était réuni, gauches et gênés sous le feu de peloton de six paires d'yeux qui nous fusillaient en silence.

Lina fit les présentations.

Quand elle en vint à Fraülein Lore Weingarten, m'ayant nommé, elle ajouta avec un sourire qui voulait sous-entendre je ne sais quoi : — « Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que vous rencontrez mon amie, Monsieur Jean! »

J'osai regarder en face Fraülein Lore qui rosissait jusqu'aux cheveux, d'exquis cheveux, légers comme de la soie floche et couleur de sucre de pomme, — sans parvenir à me rappeler où il m'avait été donné de la voir, bien que, certainement, je l'avais vue déjà.

Elle baissait les yeux, minaudait, un tantinet confuse. Elle bredouilla :

— L'autre soir, vous étiez placé à côté de moi au théâtre; on jouait Tannhaüser... Vous ne pouvez vous souvenir... »

Mais elle, la charmante fille, elle s'était donc souvenue ?

Je compris l'air entendu et mystérieux de Lina, tout à l'heure.

Je fus flatté et troublé, plus que je ne saurais dire... Tiens, tiens, tiens ! ma première conquête, voyez-vous ça!

Et ce fut tout de suite fait: un feu de paille; dix minutes plus tard, je l'adorais.

* * *

J'avais dix-sept ans, elle en avait seize. Ce fut moins de l'amour qu'un parfum d'amour, ce qu'ils appellent là-bas « une *flamme* ».

Ses parents autorisaient et laissaient s'épanouir notre idylle de *Backfisch*, comme une hygiène salutaire à des cœurs de seize ans. A table, on nous asseyait complaisamment côte à côte. Et nous sortions ensemble, sous l'œil bienveillant de sa mère ou de la mère de Lina, quand nous n'allions pas simplement seuls, ou en compagnie de Lina et de Dubreuil, eux-mêmes de plus en plus épris.

Personne, dans cette ville si timorée, ne s'offusquait de notre intimité, ni de nos promenades solitaires. Le monde, indulgent et gentiment complice souriait en nous voyant passer.

Alors, peu à peu, glissant à la délicieuse griserie d'aimer, m'isolant dans mon amour, rien n'exista plus pour moi en dehors des yeux bleus de ma petite amie, de ses lèvres fraîches, de ses grâces chastes d'écolière à peine émancipée. Tout me plut qui lui était agréable. Ses aspirations, insensiblement, devinrent toutes les miennes. Qu'importait hier, qu'importait demain ? Est-ce que cela n'avait pas toujours été, et ne serait pas toujours ? Je n'envisageais pas que, bientôt peut-être, ma famille me rappellerait en France, qu'il faudrait m'arracher au rêve ineffable que je vivais.

Ainsi, à me plier aux goûts, au bon plaisir, aux habitudes de Lore, je me germanisais inconsciemment. Je m'attachais à son pays de tout l'enthousiasme que j'avais pour elle.

Je ne riais plus de la mise ridicule des femmes, de l'arrogance des officiers, de l'esprit épais de ce peuple dont, non seulement la langue, mais les mœurs, le son de voix, les gestes, heurtaient naguère ma façon de voir, de penser, d'entendre, et me froissaient, dans mon sang de latin, jusqu'aux fibres les plus secrètes.

Et Dubreuil, ce brave Dubreuil, qui devait être un jour le patriote fougueux que vous savez, Dubreuil évoluait comme moi. Nous maudissions ensemble l'infâme politique et les préjugés non moins infâmes qui séparaient et poussaient à s'armer, l'une contre l'autre, deux nations la France et l'Allemagne, entre lesquelles, sans chercher loin, il existait en somme, plus d'un point de consanguinité.

Qui donc, d'elles deux, avait à se plaindre de sa voisine ? Si, les Allemands nous avaient flanqué une maîtresse pile, en 70, l'avions-nous tout à fait volé ? Et toutes les exactions prussiennes effaçaient-elles l'incendie de Heidelberg, les carnages de Villards dans le Palatinat, le rapt, en pleine paix, des trois fameux Evêchés, et Napoléon, et le reste?

Ainsi nous déroulions, au bénéfice de notre amour, les théories chères à M. Hervé.

Que voulez-vous ! l'individu se développera toujours au dépens de la collectivité. Or, en fait de nécessités individuelles, après le pain quotidien, il n'en est pas de plus puissante que l'amour. C'est pour cela que Dubreuil et moi nous devenions de si ardents pacifistes! ce qui, d'ailleurs, jetait hors de lui et poussait à de tapageuses manifestations patriotiques, notre camarade Montreux, qui, lui, n'ayant pas trouvé où placer son cœur en Allemagne, était demeuré chauvin en diable.

*
* *

Or, un soir, une nuit plutôt, une dure nuit d'hiver, que nous rentrions de quelque brasserie, Montreux, Dubreuil

et moi, discutant avec forces gestes et des éclats de voix à réveiller la ville, il se passa l'incident suivant que je vais dire, et par lequel, au fait, j'aurais bien pu commencer.

Laissez-moi d'abord planter mon décor; à lui seul, il est assez impressionnant: La Rheinstrasse, grande avenue, morte à cette heure, sans un bruit de pas, sans âme vivante, toute blanche de neige, entre ses petites maisons, blanches aussi. Devant nous, à cent pas, l'immense place du château, du vieux château Renaissance qui se silhouette, au fond, comme une ombre chinoise géante, sur le rideau lointain d'un ciel sablé d'astres... De l'une des hautes tours massives et pointues, les douze coups de minuit tombent à travers l'espace morne, s'amplifient et s'étalent dans le silence comme une tache de son...

Voyez-vous, cela, je ne cherche pas de mots pour le dépeindre; je l'ai encore présent en moi, comme si c'était d'hier, bien plus présent que mon amour.

Tous trois, nous nous engagions donc sur cette place, insouciamment, devisant, blaguant, — oh! si loin de soupçonner le sens muet des choses parmi lesquelles nous passions !...

Et tout à coup, en même temps, nous nous arrêtâmes... Il nous semblait qu'on avait appelé.

Qui, on ? La place était nue, comme un drap glacial.

Nous reprenions notre route, quand, distinctement, on nous héla de nouveau...

C'était une voix grave et lente, où un frémissement tremblait.

L'appel recommença, et nous en perçûmes, cette fois, chaque syllabe:

— Hé ! vous, là-bas !... hé ! vous, n'êtes-vous pas du pays de Metz ?

Cela en français, en un français sans doute un peu fruste...

Nous regardions, secoués d'un émoi soudain, à cette évocation mystérieuse de la patrie lointaine...

Rien. Pas une ombre sur le vaste terrain blanc.

— Là, dit tout à coup, Montreux.

Et nos regards ayant suivi la direction de son bras, nous aperçûmes, au seuil du vieux château, se profilant à peine sur la muraille grise, un homme, un soldat coiffé du casque à pointe légendaire, sa carabine dans le bras droit.

C'était si inadmissible que cette sentinelle en faction nous eût interpellés et dans notre langue, que nous portions déjà nos yeux ailleurs, quand la voix, la voix du soldat allemand, reprit :

— Hé ! vous, dites ? N'êtes-vous pas du pays de Metz ?

Nous nous avançâmes sur lui; et, tout près :

— Non, répondis-je : nous sommes français.

— Moi aussi, répliqua-t-il; Metz, c'est tout de même la France.

Et riant d'un gros rire qui, pourtant, sonnait triste : — L'habit ne fait pas le moine, comme on dit chez nous.

Il était des environs de Metz. On l'avait incorporé, avec soixante-dix de ses compatriotes, dans un régiment de dragons Hessois. Et ils étaient bien malheureux, allez, au milieu des lourds allemands dont ils ne seraient jamais les camarades. Ils ne parlaient que le français, malgré la germanisation à laquelle on avait soumis leur enfance; et les punitions tombaient si drues, sur eux, que leur vie de caserne était un martyre, — martyre physique, moins que martyre moral, s'il se pouvait !

Nous l'écoutions sans l'interrompre, figés d'émotion et de chagrin, honteux de notre indifférence de tout à l'heure, et de l'indifférence de tant de mois passés dans cette Allemagne irréconciliable.

Montreux, qui n'avait rien à se reprocher de pareil, le premier lui tendit la main. Nous avons voulu le revoir, nous lui avons demandé de venir le lendemain avec plusieurs de ses camarades, dans une brasserie que nous fréquen-

tions... Il dit: — Demain, nous sommes tous de prison ou de salle de police, à moins que nous ne soyons de garde.

— Et après-demain ?

— Après-demain aussi.

— Et les jours après ?

— Et tous les jours après, pendant deux ans, je crois bien que ça sera ainsi. D'ailleurs, ça ne serait pas prudent, pour nous, de vous revoir...

⁂

Nous lui avons dit adieu, un véritable et poignant adieu, vous comprenez, un de ces adieux qui ont le déchirement des séparations définitives. Nous le rejetions, nous semblait-il, après ce contact qui nous avait fait frères quelques secondes, où, quelques secondes, nos cœurs avaient battu à l'unisson, nous le rejetions à la fatalité obscure et douloureuse, pour reprendre notre chemin insoucieux de Français qui ne se souviennent plus... Mais quelque chose de grand avait passé sur nous... Nous emportions le regret de notre impuissance, le remords de notre oubli... Coude à coude, les dents serrées, muets et tristes, horriblement, nous nous enfoncions dans les rues silencieuses où la neige mettait son jour blafard...

Et, en nous séparant, au seuil de nos chambres, dans la petite maison des parents de Lina, Dubreuil traduisit d'un mot le sentiment identique que nous emportions : « — C'est rageant, tout de même ! »... Montreux n'était pas loin de pleurer.

Moi, je dormis mal; autant dire que je ne dormis pas. Pour la première fois, la sensation nette de la patrie, ce qui, disent-ils, n'est plus qu'un mot, maintenant, se levait de mon cœur et m'emplissait tout ! Fièvre ardente, instinct indéfinissable où il y a de la férocité et de l'amour!

Cela, dans mon sommeil éveillé, prenait une couleur, une forme, mille couleurs, mille formes. Ce fut, d'abord, la teinte claire et légère, d'un rose souriant, qu'on

donne à notre pays sur les cartes de l'Europe, la jolie France que nous avons épelée, ville à ville, dans notre enfance, et que nous avons sue par cœur... oui, claire et légère et rose, dans son écharpe de mers bleues...

Puis, ce fut les paysages entr'aperçus à travers les vitres d'un wagon, au temps des vacances et des voyages avec mes parents... Plaines fertiles, tour à tour dorées et vertes; mamelons qui se penchent avec des villages piqués à leur flanc; rivières sinueuses entre des saules rabougris ou derrière le rideau des peupliers frêles... Ce fut la Bourgogne et la Beauce, l'Ile de France et le Poitou, la Bretagne âpre, le Midi turbulent, la Savoie dans l'étincellement de ses glaciers.

Et ce fut tous les braves gens qui vivent sur cette terre, qui parlent la même langue que nous, portent des noms sonores et familiers: paysans, ouvriers, bourgeois dont les vertus et les tares nous sont communes, et dont les cœurs battent du même sang que le nôtre !...

*
* *

Le lendemain, je m'étonnai de me sentir étranger, tout à coup, dans la maison de Lina. Quand je revis Fraülein Lore, je remarquai, pour la première fois, qu'elle avait la taille inélégante, des mains grandes et peu soignées. Comme elle se chaussait mal; combien elle manquait de charme !

En vain j'ai voulu me raccrocher au sentiment délicieux que j'avais goûté près d'elle et qui s'évaporait sous l'élan juvénil de mon cœur, maintenant, m'échappait... C'était fini, je ne le retrouvai plus.

Cela n'empêchait pas qu'elle fût très désirable ! Je le ressentis, comme je ne l'avais point fait jusqu'alors. En compensation à ma tendresse timide, à mon zèle platonique et tremblant, il semblait qu'une force nouvelle m'était née, quelque chose comme l'audace galante de nos pères lâchés en pays conquis.

...Et le soir, nous trouvant seuls dans le vestibule de sa maison, au moment où elle me reconduisait, comme de coutume, jusqu'à la porte, au lieu de plonger muettement mes yeux dans les siens et d'effleurer sa main à peine... je la saisis brusquement par la taille et lui plantai un baiser violent en plein sur la bouche !

. . . .

Jubé se tut. La table, encore subjuguée par sa parole frémissante, malgré la fin plaisante de l'histoire, ne riait pas...

— C'était autant de pris sur l'ennemi, conclut pourtant l'un des convives.

ALEXIS NOEL.

NOTA. — Nous avons demandé à notre collaborateur et ami Alexis Noël, l'auteur de la belle nouvelle qu'on vient de lire, de tirer de « OUTRE-RHIN » quelques déductions psychologiques et phylosophiques sur le sentiment et l'idée de *Patrie* si controversés à l'heure actuelle.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons ces intéressantes notes ; mais la mise en page de la Revue étant terminée, nous nous voyons dans la nécessité de les reporter au prochain numéro. *Notes sur la Patrie*, d'Alexis Noël, paraitront donc dans les *Forces Mentales* de Février 1907.

(N. D. L. D.)



PAGES DE L'ÉDITEUR

Pour répondre à un grand nombre de demandes qui nous viennent chaque jour de tous les points de l'Europe, nous ouvrons dès aujourd'hui dans cette Revue, une rubrique de PETITE CORRESPONDANCE.

Nous tenons à assurer à nos lecteurs, qui nous ont donné déjà tant de marques de sympathie, que nous serons toujours heureux de leur être agréable. Il est de notre désir et de notre ambition de gagner de plus en plus leur amitié et leur confiance, et nous nous mettons à leur entière disposition pour tous renseignements, toutes informations qu'il est en notre pouvoir de leur donner.

Dans ce premier numéro, nous n'avons naturellement pas de lettres auxquelles répondre.

Les réponses seront données dans la Revue même, sauf dans les cas urgents où nos correspondants voudront bien ajouter cinquante centimes à leur demande, auquel cas il leur sera répondu par lettre privée.

Il est bien entendu que tous renseignements donnés par la voie de la PETITE CORRESPONDANCE devront être d'ordre et d'intérêt généraux, c'est-à-dire susceptibles d'intéresser tous nos lecteurs. A toute demande qui ne présentera pas ce caractère, nous nous verrons obligés de répondre par lettre, moyennant la petite somme de 0 fr. 50, pour frais de correspondance et timbre que nous mentionnons plus haut.

Veuillez adresser vos correspondances à l'Editeur,

Bureau d'Etudes Psychiques,

110, rue Richelieu

Paris (2e).

*
* *

Outre les ouvrages que nous recommandons dans ces pages, ou ceux qui sont indiqués sur notre catalogue, nous sommes à même de procurer au prix original des éditeurs, tout livre dont on voudra bien nous soumettre le titre. Les commandes d'une valeur de plus de 20 francs seront expédiées franco; pour les autres veuillez ajouter 10 0/0 de la valeur pour affranchissement.

Nous vous prions de joindre un timbre pour la réponse à vos communications, ceci est peu de chose pour vous, tandis que le nombre de lettres sortant de nos bureaux, nous fait une assez forte dépense chaque jour.

*
* *

L'éditeur reçoit en consultations gratuites tous les mardis de 2 à 4 heures. Les consultations ordinaires sont données les autres jours, prix 5 francs, réduit à 3 francs, pour les abonnés des **FORCES MENTALES**. Des conditions spéciales sont faites pour toute question d'importance exigeant beaucoup de recherches ou de travail. Nous ne demanderions pas mieux que de servir nos lecteurs gratuitement, mais le nombre de nos visiteurs et correspondants est tel que cela nous est impossible.

*
* *

Encore une indication : Veuillez écrire votre nom et adresse bien *lisiblement*. Chaque courrier nous apporte des lettres portant des signatures indéchiffrables.

Il y a beaucoup de personnes qui ont tellement l'habitude de « signer » leurs lettres qu'elles oublient que le destinataire ne connait pas toujours leur nom. Et quelle différence entre « signer » et « écrire son nom ».

*
* *

Chaque mois, nous attirerons l'attention de nos lecteurs sur un ouvrage spécial que, bien entendu, nous examine-

rons soigneusement avant de leur recommander. Ce mois-ci, notre choix s'est porté sur « L'Education de la Pensée ».

Ce livre, d'une lucidité parfaite, d'une précision d'esprit si étonnante, devrait en effet se trouver entre les mains de tous. RIEN qui n'y soit clairement et logiquement démontré, rien de « passable », tout y est net, clair et parfait. Nous profitons de cette occasion pour exprimer nos sincères remerciements à M. René d'Héry, l'éminent auteur de ce livre.

∴

Les FORCES MENTALES paraîtront le premier de chaque mois. L'envoi se fait sous bande et ne pourra être effectué sous enveloppe cachetée, qu'à raison de 15 francs par an pour la France et 20 francs pour l'étranger.

Une de nos plus fortes convictions est que dans la vie, rien n'est stationnaire. Cette revue, nous vous le promettons, le sera moins que quoi que ce soit ! Si elle a la bonne chance de vous plaire, et si vous voulez bien seconder nos efforts, nous nous appliquerons à la rendre de plus en plus copieuse et intéressante. Nous serons toujours heureux d'apprendre l'opinion de nos lecteurs à cet égard.

L'Editeur.

L'éditeur est toujours prêt à examiner tout article ou manuscrit de livre qu'on lui soumettra, à les insérer ou à les publier s'ils sont appropriés à nos besoins.

L'HYPNOGRAPHE

Pour la concentration

Envoi franco contre 50 centimes en timbres

Le Gérant : ALEXIS NOEL

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 4797-12-06